

Camus, la philosophie et le christianisme, sous la direction de Hubert Faes et Guy Basset. Paris, Les Éditions du Cerf, coll. « La nuit surveillée », 2012. Un vol. de 274 p.

Ses relations avec Mauriac furent difficiles. Claudel ne l'appréciait guère. Camus estimait Bernanos et eut parmi ses amis le père Bruckberger. Dès la publication de *La Peste*, les critiques catholiques se sont intéressés à son œuvre. Les livres de Pierre-Henri Simon, Jean Onimus, Joseph Majault témoignent de ce qui fut une topique des années 1950-1960 : la lecture chrétienne de la pensée et des écrits de Camus. En Italie, en Allemagne et en Espagne, ce fut par ce prisme que l'œuvre fut souvent abordée. Dans les vingt dernières années, donc dans une autre conjoncture intellectuelle, la question a été reprise par deux religieux, les P. François Chavanes (*Albert Camus : un message d'espoir*, Paris, Le Cerf, 1996 et *Camus tel qu'en lui-même*, Blida, Éd. du Tell, 2004) et Arnaud Corbic (*Camus et l'homme sans Dieu*, Paris, Le Cerf, 2007).

Le colloque qui s'est tenu à l'Institut catholique de Paris en 2010 a été l'occasion d'un dialogue entre littéraires, philosophes et théologiens. Deux réseaux se sont croisés : les chercheurs de la Société des études camusiennes et les philosophes de la « Catho ». On peut, à nouveau, regretter que du côté camusien, on entende toujours les mêmes voix. Vu le sujet, il est dommage que Carole Auroy-Mohn, Cécile Husscherr, Élisabeth Le Corre n'aient pas été conviées au dialogue.

Camus s'est déclaré étranger au christianisme. Il ne s'en est pas voulu l'ennemi. Pour lui, comme l'écrivent les deux maîtres d'œuvre du livre, « on n'en a pas fini avec le christianisme quand on a critiqué la religion sous toutes ses formes ». Il a rejeté une institution plus qu'une foi qu'il tient pour une espérance tragique. Son expérience rappelée par Peter Dunwoodie et François Chavanes est déterminante. Dans sa famille, dans son quartier d'Alger, le christianisme est la religion culpabilisante des femmes et des riches. Le jeune philosophe a refusé l'idée de péché. Dans sa préface, François Bousquet en fait un penseur à la fois pré-chrétien, nourri des présocratiques, des épicuriens et des stoïciens, et post-chrétien.

La deuxième partie confronte Camus et les philosophes chrétiens. Saint Augustin, Pascal, qui ont fait l'objet de travaux, sont évoqués à plusieurs reprises. Les confrontations avec Kierkegaard et Simone Weil amènent des mises au point d'Hélène Politis et de Guy Basset. Il y a plus de nouveauté quand Jean-François Petit rapproche Camus de Mounier et quand Maurice Weyembergh interroge la conception camusienne du sacré et la confronte à celle de René Girard. L'on s'étonnera que la question de la Bible n'ait à aucun moment été abordée.

La troisième partie commence par une solide synthèse d'Arnaud Corbic. De sa lecture de François d'Assise et de Pascal puis de sa représentation du Christ, il tire la conclusion que Camus n'est pas athée : il est agnostique. Son incroyance est pratique plus que dogmatique. La foi se confond, pour lui, avec un fidéisme qui pousse au refus du monde, non à son affrontement. Sa critique du christianisme s'étend à ses dérivés ou substituts idéologiques et politiques. Sa sensibilité n'en reste pas moins imprégnée de valeurs chrétiennes. Heinz-Robert Schlette reprend ensuite la question du suicide philosophique puis Hubert Faes, après Arnaud Corbic, étudie l'éternel retour du religieux dans les révoltes perverses et dans les philosophies néo-messianiques de l'histoire à la démesure desquelles Camus oppose la mesure grecque.

La quatrième partie donne la parole aux littéraires, mais éloigne du sujet. Agnès Spiquel s'attache à la place du christianisme dans le *Premier Homme*. Le monde de Jacques Cormery est un monde d'où Dieu est absent. L'apprentissage du personnage s'effectue à distance de l'Église, mais ni le sacré ni le questionnement éthique n'en sont exclus. Hadi Rizk étudie le « jansénisme » particulier de Clamence, le juge-pénitent de *La Chute*, qui fait jouer sa duplicité contre l'esprit de sérieux. Anne Prouteau enfin interroge l'enjeu sacré de la littérature à partir de *L'Homme révolté* et des *Discours de Suède*.

Plusieurs communications auraient certes gagné à être élaguées. D'autres sont hors sujet. L'ensemble est un état des lieux sans polémique mais sans surprise. Il apporte une réplique informée et argumentée aux récentes élucubrations d'un philosophe médiamañiaque.

Jeanyves GUERIN